

## DU PÉCHÉ A LA MALADIE

Le « *Mysterium doloris* » implique l'appartenance de la « Maladie » au « Malheur » et plus généralement au « Mal », comme nous l'avons indiqué dès les premières pages de cet ouvrage. Au point où nous sommes, de notre exposition, il est très important que, cherchant à mettre en lumière les conditions de la naissance de la Médecine, nous projetions le film mythologique de sa véritable *conception*, au sens plein de ce terme. Cette conception s'est produite lorsque ce qu'il faut bien appeler avec HEGEL la phénoménologie de l'esprit a été fécondée par une idée du monde qui l'arrache à ses images, ses archétypes, ses figures mythiques.

113

Le passage du symbolisme du Mal, de la souillure, du péché, au signe de la maladie naturelle, ce grand passage n'a pu s'opérer que sous la poussée d'une *réflexion* vraiment transcendante, portant l'être de l'homme assez loin dans l'autonomie de sa volonté, pour qu'il puisse s'interroger lui-même sur ses limites, et notamment celles que, tout à la fois, lui assurent et lui opposent son corps. Aussi est-ce le mouvement dialectique qui a introduit dans le destin, le *corps* naturel, tel que déjà les Physiologues présocratiques en avaient pressenti la forme avant même que les anatomistes en aient préparé les modèles de fabrication, c'est ce mouvement dont nous devons maintenant saisir la trajectoire. Pour me défendre de tout reproche d'incompétence, et renonçant à tout mérite d'historien, je répéterai ici que nous nous placerons plutôt sur le plan logique du développement des idées que sur celui de l'exactitude historique. C'est qu'il semble possible de saisir le sens – la marche et les démarches – des idées, plus sûrement que leur apparition événementielle.

C'est dans cette perspective en tout cas, que nous allons successivement envisager : 1°) ce qu'il y a de vrai ou d'excessif dans l'idée généralement admise de l'origine babylo-judaïque de l'identification de l'ordre surnaturel du Mal (de la malédiction) et de la maladie – 2°) par quelle mytho-logique le problème du mal est passé du règne de la fatalité cosmique à *celui* de la culpabilité personnelle – 3°) comment, en posant la responsabilité de la faute, l'homme a soustrait de sa faillibilité morale sa vulnérabilité corporelle.

## LA TRADITION BABYLO-JUDAÏQUE DE L'IDENTITÉ DANS LE MAL, DE LA MALADIE ET DU PÉCHÉ

(du Job babylonien au Job hébraïque)

C'est à ce carrefour des Dieux et des Lieux saints que se sont noués les inextricables enlacements de la souillure, de l'infection et de la misère des hommes: dans ce cloaque originel du Bien et du Mal, de la Vie et de la Mort.

Avant d'entreprendre ici la plus nécessaire des réflexions, celle sur l'arrachement de la notion de maladie à sa racine morale, sur le dégagement d'un ordre naturel et objectif face à l'ordre moral de la faute, du mal et du péché, peut-être est-il nécessaire de jeter un coup d'œil historico-géographique sur le « *berceau de l'humanité* » qui, non pas seulement entre les deux grands fleuves d'Asie Mineure, mais entre la Mésopotamie et la Méditerranée, a constitué dans les trois ou quatre millénaires av. J.-C., les « *lieux saints* » des religions, des philosophies, de la science du bien et du mal.

Dans cet espace où s'est déployée la création de l'humanité, de ses mythes et ses religions, de ses idées, Sem, Cham et Japhet sont véritablement nés dans une sorte de chaos ethnique. Leurs descendants se sont en tout cas, croisés dans le sens de perpétuelles croisades les uns contre les autres, sinon de croisements entre eux et surtout dans le sens d'une interpénétration de représentations mythiques. Dans ces déserts et ces plateaux d'Anatolie et de Syrie, dans ces plaines de Mésopotamie, vestiges et mirages du paradis terrestre, sont nés, ont vécu et combattu, au sud, peut-être d'abord les *Sumériens*, vers Nippour – les *Akkadiens* de langue sémitique, envahisseurs de la Mésopotamie – les *Élamites*, sorte de mélange suméro-akkadien occupant le « pays haut » à l'est du Tigre – au nord dans la Syrie septentrionale et le Taurus, les Hittites – et entre l'Amourrou au nord et le Canaan, les pays où se sont affrontés et succédés Phrygiens, Hébreux<sup>1</sup>. Phéniciens ou Araméens, tous étaient considérés comme « autochtones » et/ou « Sémites ». On peut comprendre la perplexité de tous ceux qui, penchés sur les problèmes des ethnies « asianiques » (P. MASSON OURSEL), ne peuvent guère que se perdre dans les controverses et les conjonctures...

---

1. Pour autant que l'on puisse se faire une idée même approximative de la protohistoire de ces temps reculés dans la nuit des temps, les Araméens se seraient ajoutés vers le XX<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. aux couches sémitiques établies déjà dans la terre de Canaan. Un descendant d'Eber, le patriarche Abraham, venant de Our en Babylonie, s'y installa.

Une conception éthico-théologique de la maladie est souvent – et on peut dire classiquement – attribuée à la tradition « judéo-asiatique ». Cette formule un peu sommaire ne correspond pas tout à fait à la multiplicité et au mélange des cultes et des cultures, des mythes et des religions qui sont nés entre la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne et le golfe Persique. Elle est reprise assez généralement (CASTIGLIONI, LAIN ENTRALGO, etc.), en indiquant que les mythes et rites assyro-babyloniens et la religion mosaïque plaçaient en effet au centre même de leur conception de la maladie l'idée qu'elle était liée à un châtement divin, l'effet d'une faute. H. BARUK s'est insurgé contre cette « accusation » portée principalement à la religion hébraïque. Sans doute l'argumentation qu'il présente est assez faible, notamment quand après avoir rappelé que Myriam, la sœur de Moïse, eut la lèpre pour avoir conspiré contre son frère, ou que la femme de David fut frappée de stérilité pour s'être moquée de la foi de son époux, ou encore la stérilité de Rachel et les malheurs de Ruth, il proteste que ce n'est pas là reconnaître l'origine de la maladie par le péché, mais seulement admettre l'intervention divine. Quand, à propos de Job frappé des maladies les plus terribles, accablé par un mal qu'il ne méritait pas, récusant les accusations de ses amis, résigné mais implorant, Baruk souligne qu'il ne s'accusait ni lui-même, ni le Tout-Puissant, il ne peut effacer de cette image biblique le cri que proclame la plainte du patriarche <sup>2</sup> s'écriant: « Je veux faire à Dieu des remontrances. Il peut me tuer, je n'ai d'autre espoir que de justifier devant lui ma conduite » (13, 3-15)<sup>3</sup>. Car, en définitive, dire que la tradition judaïque impute la maladie à la faute, c'est bien laisser en suspens, comme nous le verrons plus loin, la part de la colère de Yahvé et de la culpabilité du pécheur, mais c'est toujours attribuer la maladie à une cause morale qui, certes, ne contredit pas les causes physiques (point sur lequel H. BARUK insiste justement) mais les enveloppe et les engendre.

On peut évidemment discuter sans fin sur l'absolu de cette conception de la peccativité de la maladie, effet nécessaire ou occasionnel de la culpabilité, ou de la malédiction, effet direct de la terrifiante volonté du Tout-Puissant ou indirect de sa juste colère<sup>4</sup>. Et on ne cesse d'en discuter avec passion, car, bien sûr, la

2. On retrouve les mêmes plaintes et la même résignation dans les supplications et actions de grâces du « Juste Souffrant », (cf. plus loin) et aussi du roi Assurbanipal plus tard.

3. Cité par P. RICŒUR dans la profonde méditation que lui a inspiré le livre de Job (*La symbolique du Mal*, II, p. 294 sq.).

4. H. BARUK, apôtre du Tzedek, à cet égard, ne cesse dans ses bonnes intentions de confondre la justice, la santé et la maladie dans une conception de celle-ci qui en fait encore et toujours l'effet de la toute-puissance divine et, en dernière analyse, une sorte de sainteté : la présence divine (la cher'hina) siège sur la face du malade (p. 34).

survivance de cette conception « archaïque » des rapports étiologiques de la maladie et du mal n'a pas perdu de son actualité. Elle doit, à cet égard, nous imposer le respect que, dans notre exposé, nous devons à une idée vieille comme le monde, sans nous départir de la critique qu'en fait nécessairement toute conception « naturaliste » ou « biologique » de la maladie.

Mais voyons de plus près ce qu'il y a de bien ou de mal fondé dans cette opinion, encore une fois si répandue, qui incrimine en quelque sorte la tradition babylono-judaïque, d'avoir caché la maladie sous le péché. Lorsqu'on dit de cette tradition qu'elle identifie la maladie au péché, en faisant dépendre celle-là de celui-ci, il faut bien s'entendre. Tout d'abord, comme nous venons de le rappeler, il ne s'agit pas là d'une idéologie ou d'une mythologie en quelque sorte « spécifique » puisque, au contraire, toutes les cultures ou religions de l'Asie Mineure ont un tronc commun qui s'enracine dans une même conception magique et mythologique de la maladie assimilée au Mal ; il faut même aller plus loin si, comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, toutes les conceptions mythiques reprennent ce thème consubstantiel à toute l'humanité. Aussi est-il à peine besoin de rappeler quelques exemples (somme toute superflus après tout ce que nous avons déjà dit sur les représentations archétypiques, animistes, fétichistes ou mythologiques). Quand les Hindous d'origine aryenne considéraient que la conduite de l'individu déterminait le degré de sa future réincarnation, que les hommes portaient dès leur naissance la responsabilité des fautes qu'ils avaient commises et de leur propre « karman », c'était l'idée de faute et de culpabilité qui constituait pour eux l'axiologie morale de tous les maux. Mais en Égypte dont cependant les « papyrus médicaux » et leurs commentateurs ont assez généralement exorcisé les représentations mythologico-religieuses, un des plus ardents apologistes de la Médecine des Pharaons, J. THORWALD, nous rappelle (pp. 50- 51) quels exorcismes étaient pratiqués pour « éliminer » l'action maléfique des divinités, par référence à la contamination, à la souillure, à l'infection (comme nous y insisterons plus loin avec P. RICŒUR). Et quand dans le « Nouveau Monde », nous dit encore J. THORWALD (p. 291), « à l'égal des Aztèques les Incas étaient persuadés que la maladie était la conséquence d'une faute commise par l'individu ... quand l'Inca était malade, sa maladie était la conséquence de péchés commis par ses sujets », ou que les sacrifices humains au Mexique, au Pérou<sup>5</sup> avaient la signification d'holocaustes expiatoires pour laver dans le sang les fautes commises; il paraît bien évident que cette croyance est destinée à constituer la

---

5. Les rapports de la maladie, du péché et des rites d'expiation du Pérou, ont fait l'objet d'études particulières de Hans DIETSCHY (in *Acta tropica*. 1. 1944 et *Monographie Ciba-Zeitschr.*, n° 83. 1957).

racine religieuse de l'humanité en quelque sorte « œcuménique ». L'idée de rapporter à une seule (et d'ailleurs complexe) tradition babylo-judaïque l'assimilation de la maladie et du péché doit donc être corrigée par cette première et importante réserve.

Ensuite disons qu'il est bien difficile dans ce dédale de voies sacrées – toutes conduisant à la même problématique du Mal, du Destin, de la finitude et des fins de l'Homme – de séparer ce qui revient aux mythes suméro-babyloniens ou aux représentations magico-mythiques des Cananéens (A. LODS) et ce qui serait propre à la grande tradition judaïque<sup>6</sup>. Peut-être pouvons-nous dire dans une première approximation que nous corrigerons plus loin, que dans les *mythologies assyro-babyloniennes* ou, en tout cas, chez ces peuples mêlés (Sumériens et Akkadiens), la terreur de la divinité (Mardouk, Ishtar, Ea, etc.), se confondait avec celle des mystères de la nature dans leur identification symbolique avec le Soleil, la Lune, l'Eau, la Terre, etc. Peut être aussi pouvons-nous penser que le « paganisme » et l'« idolâtrie » des *Cananéens* adorant des dieux redoutables s'opposaient à la religion mosaïque de Yahvé, le Dieu unique, le justicier tout-puissant des Hébreux, mais aussi la nourrissaient de cette crainte terrifiée qu'est bien le « tremendum numen » de toute conscience religieuse, mais qui semble avoir été portée, dans ces déserts bibliques, à sa plus extrême épouvante.

Quant à la divergence qui va désormais s'accuser dans l'esprit des historiens, sinon dans l'Histoire, entre la *tradition babylo-asiatique* et la *tradition hellénique*, nous devons là encore, tout au moins pour les époques originaires égéennes et babylo-assyriennes, estomper les différences qui pourraient apparaître comme trop nettement tranchées. Il convient de repérer à quel tronc commun ces deux systèmes traditionnels se rattachaient, avant de se séparer. Car enfin, la Phrygie a constitué pour les Grecs une sorte d'arrière-pays, un carrefour où se rencontraient les influences venues à l'Hellade des peuples « barbares » de l'Asie. Ces Thraces émigrés d'Anatolie qu'étaient les Phrygiens, descendants des Pélasges, voués au culte de Cybèle et d'Attis (leur Dionysos), ont été comme les précurseurs de la grande tradition orphique et pythagoricienne, De même les Phéniciens, ces Sémites de Byblos, Sidon et Tyr, ont toujours été entre l'Égypte et la Crète d'une part, et la civilisation égéenne d'autre part, le trait d'union millénaire qui, entre l'Orient et l'Occident, a représenté comme le passage sans cesse renouvelé entre la nuit et le jour.

---

6. A. CASTIGLIONI (pp. 65-78), étudiant la conception de la maladie dans le peuple d'Israël, admet une double tendance rattachable aux deux personnalizations monothéistes : celle d'Élohim apparentée à la civilisation sumérienne et celle de Yahvé plus spécifiquement judaïque. Cf. aussi à ce sujet et tout spécialement A. LOOS (1930).